

**Leïla Sebbar est l'auteur d'une trentaine de livres. Des romans aussi bien que des récits et des nouvelles. Elle est née à Aflou, en Algérie, d'un père algérien et d'une mère française. Elle vit dans le 13<sup>e</sup>, où elle a été professeur de Lettres au lycée Rodin. Son dernier livre *Sous le Viaduc, une histoire d'amour*, paru en mai dernier aux éditions Bleu autour, se déroule entièrement sous le Viaduc de la ligne 6 du métro aérien.**

# LE 13<sup>e</sup> arrondissement, une histoire d'amour

## Quand êtes-vous arrivée à Paris ?

En 1961-1962, j'étais en hypokhâgne à Alger au lycée Bugeaud, aujourd'hui lycée Émir Abdelkader. C'était les années de l'OAS, il était dangereux de traverser la ville. Mes parents nous ont envoyées en France, ma sœur et moi, pour continuer nos études supérieures. Après deux années à la faculté des Lettres à Aix-en-Provence, j'ai poursuivi mes études à Paris, à la Sorbonne. Ma sœur et moi avons eu une chambre d'étudiant à la Cité Universitaire, puis j'ai emménagé dans le 13<sup>e</sup>. Où je vis encore. Pour moi, le 13<sup>e</sup> est un peu comme un deuxième pays natal. J'aime sa variété.

## Comment en vient-on à écrire ?

Je suis fille d'instituteurs, j'ai grandi entourée de livres à la maison. J'ai appris à lire, non pas à l'école, mais dans les livres que nous offraient nos parents. J'ai l'impression d'être née avec un livre. Je crois que, quand on aime lire, on pense que l'on va écrire et on écrit. À huit ans, j'ai fabriqué et cousu un livre. J'avais dessiné la couverture. Je dessine très mal, contrairement à mon fils qui est artiste peintre, mais c'était un

joli livre ! J'ai aussi vécu la guerre en pension. Je crois que les livres m'ont protégée : ils ont été ma citadelle. Quand chacun réfléchit à sa propre enfance, ça paraît être une évidence : l'enfance est productive pour un écrivain. Même si ce n'est pas l'enfance vécue au jour le jour. C'est tellement là, tellement profond, tellement souterrain ; l'écriture, c'est un travail d'archéologie d'une certaine manière.

## Dans *Sous le Viaduc*, vous prenez le temps de regarder les gens, les lieux et les choses.

J'ai ce goût du regard, de l'exercice très pointu du regard. Encore une fois lié à l'enfance, je crois. En Algérie, quelle que soit la période, quel que soit le milieu social et culturel, les filles ne sortaient pas seules dans la rue. Donc, moi, je ne sortais pas. Mais j'avais le privilège d'être la fille du directeur : avec mon frère et mes sœurs, nous avions la grande cour de l'école. Je voyais donc toujours tout à travers les moustiquaires, à travers le grillage qui clôturait l'école. J'ai l'impression d'avoir toujours vu le réel à travers un écran qu'il fallait ouvrir, mais dans l'imaginaire, pour

voir de l'autre côté. Je pense que cela aiguise l'œil. J'ai toujours regardé comme ça, avec une immense curiosité. Qui est la curiosité des filles ! Elles ont une curiosité de l'autre très intense. Une deuxième raison, je pense, c'est que je suis placée à une frontière, une limite entre le côté du père et le côté de la mère. Mon père algérien, ma mère française ; mon père musulman, ma mère catholique ; mon père citadin, ma mère plutôt de la campagne périgourdine. Et, quand on naît à cette frontière-là, qui est une frontière où il faut trouver l'équilibre, ce qui n'était pas si facile dans l'Algérie coloniale, je crois que le regard a une acuité particulière des deux côtés.

## Vous avez été professeur de Lettres, pensez-vous avoir réussi à transmettre votre amour de la lecture à vos élèves ?

Je crois. Il m'arrive de rencontrer d'anciens élèves dans le quartier et, si je ne les reconnais pas – j'en ai eu beaucoup, ils ont changé – eux me reconnaissent et viennent vers moi très spontanément pour me dire : « Madame,



*grâce à vous je lis. L'année où vous avez été mon professeur, on a lu, on a appris ce que c'est que lire, ce que c'est qu'un livre». Alors je leur demande s'ils continuent à lire et ils me répondent que oui. C'est bien! C'est émouvant.*

### **Qu'est-ce que vous a donné envie d'écrire votre dernier livre ?**

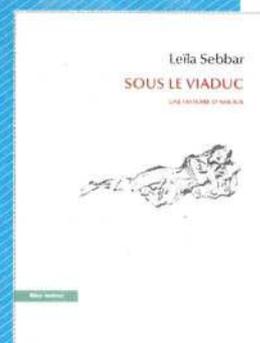
C'est écrit sous la forme d'un journal, tenu en 2010, 2011 et 2013. Je n'aurais pas pu l'écrire autrement. J'aime donner une vie littéraire à des personnes dont l'existence n'est pas immédiate. Depuis que j'écris, je mets en scène. Quand je dis « je mets en scène », ça veut dire que je mets en écriture des personnes dont on pense qu'elles ne méritent pas qu'on s'arrête à elles. Je leur donne une

vie, une existence littéraire qui est une trace dans l'histoire, dans leur histoire. Ils sont là, ils existent, ils vivent, ils aiment, ils meurent. Ce qui attire mon attention et ma sensibilité, c'est vrai que c'est toujours du côté de ma propre enfance. Raison pour laquelle je parle de l'enfance dans ce livre. Qui est aussi une histoire d'amour. C'est l'histoire principale, elle et lui. Mais il y a des histoires d'amour parallèles.

### **Un nouveau projet à venir ?**

J'écris toujours. J'écris des nouvelles tout le temps. C'est mon genre favori. J'ai publié un certain nombre de recueils de nouvelles. Mais je ne les écris pas dans l'idée de les publier. Je les écris parce que j'aime les écrire.

Leïla Sebbar a participé à la Rencontre littéraire le 8 novembre dernier à la Mairie du 13<sup>e</sup>, autour de son livre *Sous le Viaduc - Une histoire d'amour et du livre L'école en Algérie des années 30 à l'indépendance* (collectif dirigé par Martine Mathieu-Job éditions Bleu autour 2017).





*grâce à vous je lis. L'année où vous avez été mon professeur, on a lu, on a appris ce que c'est que lire, ce que c'est qu'un livre». Alors je leur demande s'ils continuent à lire et ils me répondent que oui. C'est bien! C'est émouvant.*

### **Qu'est-ce que vous a donné envie d'écrire votre dernier livre?**

C'est écrit sous la forme d'un journal, tenu en 2010, 2011 et 2013. Je n'aurais pas pu l'écrire autrement. J'aime donner une vie littéraire à des personnes dont l'existence n'est pas immédiate. Depuis que j'écris, je mets en scène. Quand je dis «je mets en scène», ça veut dire que je mets en écriture des personnes dont on pense qu'elles ne méritent pas qu'on s'arrête à elles. Je leur donne une

vie, une existence littéraire qui est une trace dans l'histoire, dans leur histoire. Ils sont là, ils existent, ils vivent, ils aiment, ils meurent. Ce qui attire mon attention et ma sensibilité, c'est vrai que c'est toujours du côté de ma propre enfance. Raison pour laquelle je parle de l'enfance dans ce livre. Qui est aussi une histoire d'amour. C'est l'histoire principale, elle et lui. Mais il y a des histoires d'amour parallèles.

### **Un nouveau projet à venir?**

J'écris toujours. J'écris des nouvelles tout le temps. C'est mon genre favori. J'ai publié un certain nombre de recueils de nouvelles. Mais je ne les écris pas dans l'idée de les publier. Je les écris parce que j'aime les écrire.

Leïla Sebbar a participé à la Rencontre littéraire le 8 novembre dernier à la Mairie du 13<sup>e</sup>, autour de son livre *Sous le Viaduc - Une histoire d'amour et du livre L'école en Algérie des années 30 à l'indépendance* (collectif dirigé par Martine Mathieu-Job éditions Bleu autour 2017).

